

3 - IV - 1941

Votre lettre du 8 janvier arriva ici très rapidement. Si je vous parle rarement de ma santé, ce n'est pas par crainte de vous ennuyer. C'est que le thème a si peu d'agréments! Le métier de malade, comme Jean disait de celui de soldat, c'est quelque chose qu'il faut remplir sans en parler. Mais puisque vous le demandez, je vais vous faire un compte rendu sur mon état actuel.

Le 6 février on me pratiqua une très petite intervention qui doit être suivie d'un temps plus ou moins long d'un traitement spécial. J'ai passé ces dernières semaines un peu fatigué à cause de tout cela, mais à présent je vais déjà mieux. Ce traitement — novissime, est très intéressant, quoique dû à un Italien —, a pour objet me débarrasser d'une vieille et vilaine caverne du sommet du poumon droit, qui est le seul élément actif qui me reste et de qui dépend mon pronostic éloigné. Si dans les mois qui vont suivre on parvient à le guérir, et rien de nouveau ne survient, je pourrai peut-être encore reprendre une vie plus ou moins sociale.

Bien de cicatrices me resteront, mais, après tout, elles seront douces à porter.

Pour le moment, je me ressens surtout de mon extrême ama-

grissement, qui réduit mon organisme à quelque chose de vraiment ridicule, et qui me remplit de honte.

La primavera ha vingut,  
tota calenta de roses...

Non; il n'y a pas encore de roses à Puig d'Olena. Nous n'avons que du romarin, pour le moment. On se souvient de l'anniversaire de votre fillette. Avez-vous reçu notre carte? Vous y retrouverez les signatures de Maria Piter, une amie de la famille Figueres, qui est une sorte d'oiseau blond et nouveau-né, qui fait des aquarelles charmantes; et de Joseph, c'est-à-dire, le Docteur Joseph Saló, nouveau médecin du sanatorium, et gargon d'une droiture exceptionnelle. Comme nous parlons si souvent de vous, ils ont fini pour croire qu'ils vous connaissent comme nous.

J'avais un peu crainte des observations que j'avais faites au sujet des Cinq Planètes. C'est curieux comme on est parfois abusé par ses propres oeuvres. Il ne s'agit peut-être que d'un manque de perspective. J'attends avec impatience cet envoi que tu me promets, Jean, de ta production depuis 1934, dont je ne connais que ce que tu avais écrit pour Mercè ou Espérance. Je te dirai bien sincèrement ce que j'en pense.

Tes commentaires aux deux petits poèmes: Ainsi un nuage et Chasseurs..., me semblent desorbités. Je vois clairement que ce climat mollet et langoureux adoucit les critiques les plus féroces. Et encore, que tout ce qui est traduit en votre Polonais vous semble de la musique céleste. Pourtant, j'ai une telle confiance dans ton jugement critique, même dans la zone tropicale, que tes commentaires me sont toujours plus précieux que je ne saurais dire. Mais je les prends comme un fruit tout mûr, une goyave, ou un guinée, dont il faut laisser les parties trop déliquescents. Je

t'en prie, sois toujours Jean sévère, et ne te laisse pas abuser  
par le langage de mes vers:

Puisqu'il parle Polonais, Dieu lui donne de la gloire!  
Je ne rénonce pas à cette gloire-ci, qui, pourtant, n'a rien  
à voir avec les beaux vers.

Le vers de Dispars de chasseurs qui vous manque dit:

...i fresc altra vegada com una gresa tova...

Dans une lettre du mois de Décembre je vous copiais un nouveau  
poème: Portrait, qui fut le dernier de 1940. Ton hypothèse sur  
l'anomalie chronologique du cahier de 1939 est vraie. Les cinq  
derniers poèmes du dit cahier sont de 1938, les trois derniers  
de 1940. Je vais vous traduire ce que j'ai écrit les trois pre-  
miers mois de 1941.

Et voici des corrections et nouvelles versions:

"Qui saura jamais les années du sourire..." - Le cinquième  
dystique est supprimé. La soudure est presque sans modification:

"Et les racines se courbent à l'ombre bleue et crue  
des couchants, profonde comme les yeux d'un enfant..."

"Ce n'est pas assez que chaque instant..." - Le entendre du  
deuxième vers est substitué par comprendre.

"Visages dans les rêves." - Le dixième vers fait:

"Mon coeur vient à vous, agile et comme en fièvre,  
et jamais ne vous voit les yeux..."

L'interrogation qui suit est changée en simple point.

Le poème: "Si tu m'eusses fait naître grain de blé...", a subi  
les suivants changements. La deuxième strophe vient supprimée.  
La quatrième et la cinquième se résument dans une synthèse:

"Mais Tu m'as créé homme, fécond, fort.

As ouvert un chemin à ma mesure,  
et chaque instant j'ai à chercher l'étoile du Nord,

dans la nuit notre, vive, mais obscure. »

J'ai peur — j'ai confiance. Servitude

il n'y aurait... »

Et c'est tout pour aujourd'hui. Bien affectueusement à vous,

Marius